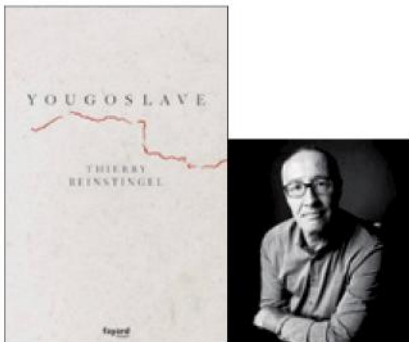


IL ÉTAIT UNE FOIS LA YOUGOSLAVIE

Yougoslave,
de Thierry Beinstingel,
Fayard, 560 p., 24 €.

C'est une histoire qui ressemble au Danube qui traverse l'espace où elle se déroule : longue, parfois tumultueuse, parfois monotone, un brin exotique. Soit le destin d'une famille d'Allemands de la Souabe qui débute au moment où meurt Mozart, en 1791, et se termine quand meurt la Yougoslavie, au début des années 1990. Entre les deux, mille vies décrites, dépeintes, décortiquées : celle de Franz, fuyant une nuit d'hiver avec ses parents la misère d'un village habsbourgeois du sud de l'Empire pour gagner les terres balkaniques qui sont la promesse d'une vie meilleure, puis de sa descendance, qui vivra ce qu'aurait vécu les conquérants de l'Ouest américain au XIX^e siècle, mais en Europe : rêves réalisés ou brisés, illusions perdues ou confirmées, gloire ou déchéance, espoir et cauchemar. Pendant plus de 500 pages, Thierry Beinstingel conte, à la manière d'un Crnjanski français, cette « Migration » incessante au cœur des futures Slovénie, Bosnie, Croatie et Serbie, plongées durant deux siècles dans les soubresauts politiques, économiques et militaires qu'on sait. Malgré un nombre de coquilles impardonnables de la part d'un grand éditeur (Fayard), on plonge avec délice dans ce roman fluide, joliment écrit, qui donne aussi à aimer et mieux comprendre cette région honteusement négligée par la littérature française.

J.-Ch. B.



GÉNÉRATION MILLENNIAUX

Elle a menti pour les ailes,
de Francesca Serra,
Anne Carrière, 480 p., 21 €.

Garance promène ses 15 ans dans le Sud, entre le shopping au centre commercial et les cours de danse classique. Heureusement, il y a Instagram, Facebook, Snapchat, Whatsapp et Twitter où elle et ses amis mettent leur vie en scène en imitant leurs icônes. Mais, en cette rentrée 2015, la réalité semble faire écho à ses rêves : elle intègre le lycée, participe à un concours de mannequin régional où elle est favorite et surtout : elle a été invitée à la soirée de Halloween de Maud Artaud, l'une des terminales les plus populaires dont chaque soir elle *stalke* la story. Mensonges, abnégation, dévouement, Garance est prête à tout pour faire partie du cercle très fermé des amis de Maud, eux dont « *les vies réelles et imaginaires soient les seules qui semblent dignes d'être vécues* ». Elle y parvient. Puis disparaît quelques mois plus tard. D'une plume incisive et alerte, empruntant à la fois au conte et à l'hypermérealisme (transcription d'échange de messages sur les réseaux sociaux), Francesca Serra réussit à saisir la quintessence de cette génération de « milléniaux » totalement assujettis à l'hyperconnexion. Entre Houellebecq, Silvia Avallone et Donna Tartt, elle réinvente le roman social et brosse le portrait d'une jeunesse désœuvrée, écartelée entre un monde réel sans promesse ni saveur et celui virtuel, plus cruel et brutal, mais où tout espoir est permis. Est-ce le mal de l'adolescence ou celui de notre société tout entière ?

M. R.

UN DIX- NEUVIÉMISTE RACONTE LES ANNÉES 1980

Une fille de rêve,
d'Éric Laurent,
Flammarion, 242 p., 18 €.

Ascension et chute d'une starlette de province arrivée à Paris dans les années 1980, commençant par des photos de charme, puis par des pubs effeuillées, et enfin dans des films érotiques, avant de passer à la cocaïne et de ruiner son innocence. Ceci n'est pas un énième livre fasciné par le Palace ou Les Bains Douches (comment être fasciné par une boîte de nuit ?). Éric Laurent, auteur de nombreux romans, est sans doute le secret le mieux gardé de France... Il écrit comme on écrivait au XIX^e siècle. Forcément, les fanatiques de Virginie Despentes vont trouver cela ardu (beaucoup de mots qu'ils ne comprennent pas, comme le verbe « *voussoyer* »), les autres se délecteront de cette langue qui trouve ses racines chez Saint-Simon, riche, précise, superbe. Ce que Laurent décrit dans ce roman, ce n'est rien d'autre que ce qui devait suivre : comment des femmes sans le moindre talent, comme Loana, Zahia, Nabilla ou Kim Kardashian sont-elles devenues des stars ? Certaines ne s'en sont jamais remises. L'auteur leur rend hommage sans jamais les mépriser, mais ne se prive pas de toute ironie sur cette décennie qui a consacré la pub, le Palace, la tyrannie de la beauté et, ce faisant, le vide absolu.

N. U.



LA RÉVÉLATION DE L'AUTOMNE

La Grâce, de Thibault de Montaignu, Plon, 310 p., 20 €.



En vérité, mes biens chers frères, je vous le dis : *La Grâce*, c'est 300 pages de beauté divine... Le précédent livre de Thibault de Montaignu, *Voyage autour de mon sexe* (2015), faisait l'éloge de la masturbation. Celui-ci parle de Dieu. Au départ, cela semble une blague de mauvais goût. Après lecture, c'est le grand livre de la rentrée, le plus émouvant, le plus personnel, le plus culotté, à la hauteur du Très-Haut. Le fils de Françoise Gallimard aurait pu se contenter de publier tous les deux ou trois ans un petit roman à la hussarde sur des émois sentimentaux alcoolisés. Ici, il change de braquet. Il ose raconter sa dépression et sa conversion. C'est – à tous les sens du mot – la Révélation de cet automne. La vérité est que j'attendais ce récit. Maintenant je comprends mieux son sourire étrange dans les fêtes : ce que je prenais pour de l'ironie était de la pitié. Montaignu nous fournit le versant festif du *Royaume* de Carrère. Enquêtant sur Xavier Dupont de Ligonès (décidément, c'est le tueur à la mode) à l'abbaye du Barroux, il est frappé par une « fleur de lumière ». Comme son oncle Christian, devenu moine franciscain au même âge (37 ans), voici le jeune noctambule frappé par la grâce de Dieu. Montaignu emploie des mots simples, sincères, presque naïfs pour décrire le mystère de la foi. Il sait que le socle de la littérature catholique française est solide mais friable : les hédonistes entendent-ils encore le message de Pascal, Bossuet, Chateaubriand, Péguy, Bernanos, Mauriac et Green ? Montaignu les dissèque, les recycle, les respecte et les transcende dans une confession étourdissante qui fera douter les athées les plus convaincus.

F. B.

L'HÉROÏNE AUX MILLE VISAGES

Liv Maria, de Julia Kerninon, L'Iconoclaste, 288 p., 19 €.

On pourrait l'appeler la femme aux mille visages. Lumineuse souvent, naïve et sauvage parfois, elle est une énigme. Liv Maria Christensen a d'abord vécu sur une île, entre une mère solide et charismatique et un père norvégien fêru de lecture. Petite fille des mers, des vents et des tempêtes, elle doit, à 17 ans, quitter son paradis pour Berlin. Elle y rencontre Fergus, un professeur, marié de surcroît, sa première grande passion. Une histoire inavouable qui la parasitera sa vie durant. Des années plus tard, le hasard d'une autre rencontre l'oblige à mentir ou plutôt à garder pour elle ce grand secret. Désormais épouse et mère parfaite, elle joue, par amour, à être une autre. Julia Kerninon compose un redoutable personnage de femme : pourtant insoumise, elle fait le choix de s'enfermer dans une cage trop confortable. Une héroïne complexe, qui donne aux autres ce qu'ils veulent recevoir, conciliant son appétit féroce de liberté et une existence rangée construite sur les braises d'un passé encore brûlant.

L. C.



UN MAUVAIS FILS

Ce qu'il faut de nuit, de Laurent Petitmangin, La Manufacture de livres, 192 p., 16,90 €.

Il fait comme il peut. Dans cette région de Metz, frappée par la désindustrialisation, le narrateur, militant du PS sans illusions, a perdu sa femme. Il élève seul ses deux fils, deux bons garçons, très proches, un peu désemparés, un peu livrés à eux-mêmes. Jusqu'à ce que Fus, l'aîné, déraile. Imperceptiblement, il s'acoquine avec une bande de jeunes du Front national. Même si rien ne semble d'abord alarmant, les relations avec son père en pâtissent. Jusqu'au drame. Nulle maladresse ni lourdeur dans *Ce qu'il faut de nuit*, subtil premier roman, mais un texte d'une extrême sensibilité, où l'atmosphère, souvent pesante, parfois tendre, oppresse et serre le cœur. Les relations du père et du fils, les silences et les incompréhensions, l'affection qui, quoi qu'il advienne, est là, même si on l'oublie parfois, sont d'un réalisme époustoufflant. Pourtant, que de gâchis, que d'erreurs auraient pu être évitées. Le père se trouve face à la pire des tragédies. Il faut vivre pourtant avec ce poids immense, cette culpabilité, ces questions sans réponse. Et chaque fois, Laurent Petitmangin trouve le mot juste pour traduire sa souffrance, sa colère, sa résilience.

L. C.

